

Olivier Hémon

Ebullition



Olivier Hémon

Ébullition

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4682-4

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Préface	7
Léo, Alice et Raphaël	9
Noël et Jules	31
Lisa et Clémence	47
D.M.X.....	67
Doudou	75
Café du commerce.....	85
Tour de vis : cicatrice.	95
Vrac	105
Diab! Bon Dieu !	147
Ti voglio bene.....	161
Amour, respect et hallucinations.	177
Abominable	197
Conclure	211
Mon Bis !.....	215

Préface

Triste à en mourir, notre délicieuse société judéo-chrétienne nous étouffe sous le poids des tabous : culturels, culturels, racistes, sexistes, sexuels et tant d'autres qui font de l'homme une merde écrasée sous mille et mille bottes.

J'ai tenté dans ces récits de libérer, si peu, mes contemporains du joug qui retiendrait leurs mains : jouissez, si l'envie vous en vient. Aimez, enfin, aimez être aimés, aimer. Ne vous privez d'aucun délice. Ne privez vos partenaires d'aucune délectation.

Je veux dénoncer tous les tabous. Ils nous culpabilisent, stigmatisent les plus audacieux et réduisent les joies du cul à une peau de chagrin.

Partir en guerre contre le jeunisme qui éteindrait la pratique sexuelle au-delà d'un âge arbitrairement choisi par Dieu sait qui.

Partir en guerre contre les censeurs. L'urologie, la scatologie, les partouses, le sexe hard, j'en passe et des meilleurs, ne sont pas des maladies mais des pratiques sexuelles qui ne regardent que ceux qui s'y adonnent. À chacun, le choix de sa volupté ! La seule et inviolable règle est le respect de l'autre, le

consentement de tous. Toute violence, non désirée par l'autre, est un meurtre qui doit être condamné. Il en est, bien entendu, ainsi, pour la pédophilie qui est une atteinte très grave contre la liberté de l'enfant victime. Je réclame, cependant, que les pédophiles soient regardés non comme des monstres, mais comme des êtres profondément malades, en souffrance, à qui la société se doit de donner tous les soins et l'attention nécessaire à la guérison du fléau qui les meurtrit.

Voilà, amis lecteurs, jouissez, videz-vous, branlez queues et chattes. Amoureux ou non, jouir est bon et indispensable à la préservation des neurones.

N'oubliez jamais que sexe et culture sont frères jumeaux.

Amusez-vous bien !

Si vous êtes allergique au déferlement du sexe, ne lisez pas ce livre.

Sinon, plongez, rendez-vous au studio cœur !

Amicalement.

Olivier HÉMON.

N. B. : Une lourde opération du cœur est passée par là, entre les premiers textes et la suite, après *D.M.X.* À toi, ami lecteur, d'accepter que le propos de l'ouvrage et son écriture, deviennent plus graves. La vie en a ainsi décidé. Mes doigts subissent les affres du temps qui s'écoule au fur et à mesure que j'écris.

Allons-y !

Léo, Alice et Raphaël

Léo est avide d'une lecture bien particulière : les dictionnaires.

Aujourd'hui, il s'offre le *Dictionnaire érotique* de Richard Ramsay aux Editions Blanche.

Obsession : n.f, Idée fixe, proche de la névrose, dont l'objet est libidineux.

« D'un coup de reins, je vous délivre/De l'obsession de vos corps/j'entends votre âme se défaire/Dans des soupirs d'assassinés/Tandis que, reine solitaire/Je tiens un sexe emprisonné. » *Claudinet*.

Il a calé le marque-page au hasard d'un caprice de la main droite, son œil se plante sur *Claudinet*. Obsession : vider ses couilles, boire une queue, avaler l'humeur vaginale de la petite Alice, voisine du dessous, se repaître du foutre de Raphaël, du dessus.

– Salut, voisine, une soupe aux lentilles ?

– Salut voisin, un sorbet aux poires ?

– Je suis là dans 3 minutes. Invite l'hystérique du dessous.

– Je me pomponne, préviens le grand malade du dessus.

– Salut, gourmande, il t’a invitée ?
– Faut croire, glouton, j’ai soif.
– J’ai faim. Tu pisses aujourd’hui ?
– J’ai faim, avalons le sorbet, nous déciderons après.

– Non, c’est une soupe, un potage aux lentilles. Tu sonnes, Alice ?

– Je sonne, bande, ma salope, je sonne.

– Salut, mes préambules, je suis hors course.

– Mangeons.

– Mangeons, il raisonne avec son estomac !
Mangeons.

– Dessert, entrée ?

– Luxure, par pitié et vite.

– J’ai faim, Alice, tête ma bite, mais laisse-moi les lentilles.

– Ça va tes couilles, Raphaël ?

– Ça va mon grand, on la gerbe ?

– Avale mon jus, toi, fais la bouffe !

– Je sais plus qui parle à qui.

Tout cela, outre que ça s’emballe, gicle un peu tôt.
Le tableau manque d’élégance.

Raphaël, Alice et Léo ont faim.

Raphaël apporte une petite merveille de potage aux lentilles.

Léo, outre son sperme, a préparé un poulet tout cuit, chaud et grillé.

Alice, outre son humide chatte, présente un comté à tomber.

Raphaël propose la trêve du cul et que le dîner s’engage.

– Mangeons, encore une fois, salé au sperme, sucré cyprine, mais mangeons.

Le repas s'engage. Les goinfres !

Léo est un monsieur très digne de 77 ans.

Alice est une jeune femme détendue et obsédée de 34 ans.

Raphaël est un coquin, bien membré, buveur de pisse, de 28 printemps.

Tout ce petit monde a décidé de dire merde à la bonne société et se répand de partouse en partouse, dès que l'un des trois a un coup de blues ! Et cela est fréquent. Ils n'ont pas toujours été amis. Ils sont complices. Ils aiment la bouffe, le cul, oh oui, le cul. Mais surtout, ils s'adorent et se tiennent par la main, jour et nuit.

Léo a failli mourir d'ennui dans un cabinet d'avocat. Pendant trente années, il a servi de bonne à tout faire. Sexualité, néant. Florence, son épouse, est morte d'un AVC ou accident vasculaire cérébral. Il aurait eu une enfant, Ariane, sèche et méchante comme une vipère, disparue dans les couloirs friqués de la connerie humaine. Une vie de branlées solitaires et un jour, l'arrivée de Raphaël, nouveau locataire, modèle nu aux Beaux-arts.

Premier nouvel an, Raphaël flippe et sonne chez Léo, au bord d'une fin de vie genre raptus. Il est 23 h 45, le froid est piquant, la ville en fête singe la joie de vivre. Raphaël, lui, baise avec toutes les tantes qui le croquent et finissent par lui jeter 200 euros à la gueule pour vider leur misère sexuelle, entre deux portes. Depuis sa naissance, il guette une caresse, un mot gentil, de la tendresse : rien, du cul, de la baise, des larmes ! Aucun ami !

– Bonjour, Monsieur, vous êtes qui ? Il est tard. Tout ce bruit dehors m'exaspère, j'ai besoin de calme. Vous désirez quoi exactement ?

– Bonsoir, Monsieur, je vous prie d'accepter mes excuses. Je suis Raphaël Bronstein, votre nouveau voisin du dessus. Vous me priez d'être franc, je le serai. Je m'ennuie à mourir, la solitude me pèse, je serais heureux de vous inviter à boire une petite poire, pour le nouvel an, Monsieur... ?

– Léo Dagerman, oui, un de mes ancêtres était écrivain, très renommé. Pardon, jeune homme, vous me dérangez, demain.

La porte claque, Raphaël bredouille : vieux con, mal baisé, salope.

Il regagne son périmètre d'isolement, salue ses vieux couteaux de cuisine et fond en larmes. La télé maîtrise mal sa satisfaction. Raphson va l'essayer façon Bettelheim, avec un sac plastique. Merde ! Pas de sac à sa taille, trop juste. Bébé avait une petite tête ?

Étouffé par le plastique, un son feutré de sonnerie attire l'attention du claquant. Bon ! Inutile de s'agacer avec ce sac. Un coup de peigne. Ouverture du sas mortuaire !

– Pardonnez-moi, Monsieur Gorenstein, j'ai changé d'avis, la petite poire, avec plaisir, polisson.

– Bronstein, s'il vous plaît. Je vois que vous allez mieux.

– Je me suis commencé au gros rouge, avec un petit mélange de citrons, Lexomil et vitamines C. Vous ne me croirez pas, j'ai bandé, la première fois depuis 2 ans ! Je me suis dit, une petite poire, et hop !

– Ah ? Comment ça, hop ?

– Hop ! Voilà tout, je peux m'en aller, mon minou, si tu veux.

– Non, non, euh...

– Raphaël, je peux m'asseoir ? C'est mimi, chez toi, pas de décoration ostentatoire, des couleurs de bon goût, et un joli petit locataire, hum ?

– Tu as l'air bien pompette, mon petit loup.

– On lui fait la peau, à cette petite poire ?

– On lui fait la peau. Tu me dis stop.

– Tu t'arrêtes quand ça déborde.

– Ça déborde. Une petite mandarine pour le fripon.

– T'aimes pas ma poire ?

– J'ai qu'une bouteille, je te la laisse. À moi, la mandarine, comme dit ma grand-mère ! Une longue histoire, elle a jamais été foutue de me dire Mon chéri, elle a dit, jusqu'à sa mort, Ma chérie. Enfin ! À la tienne, ma vieille mouche.

– À la tienne ! Tu me fais bander petit cul ! Dis-moi, gueule d'ange, tu fais quoi dans la vie ?

– Ma gueule d'ange, elle chapeaute un corps d'ange. Et le corps en question, il s'exhibe quatre fois par semaine, aux Beaux-arts, pour des amateurs en mal d'émotions. La moitié y croit, des falots, des inconsistants, des minables. Un quart se branle dans les toilettes. Le quart restant me paye pour lui vider les couilles. Je fais un peu la pute, la nuit. Pas franchement brillant, tu vois.

– Tu n'as pas d'amis, pas d'autres ambitions, acteur, par exemple ?

– Non, seul à crever ! Acteur ? J'ai essayé, je suis nul, pas d'autre mot, nul et paresseux. Et toi ?

– Trente années à faire la boniche chez un avocat de troisième zone, Maître Tirlemont. Une épouse morte, Dieu merci ! Une fille, méchante, conne, une oie, une pondeuse, le désert. Plein de fantasmes dans la tête et une queue à la retraite depuis l'élection de Pompidou à la présidence de la république. J'aime les mecs, j'en ai jamais touché un, lamentable !

– Tu me plais, vieille cloche, tu es vieux, mais tu sens la vie. À ta tienne, vieux chameau ! Je t'offre ma queue !

– Tu veux bien me dévoiler le contenu de ta petite culotte ? J'en ai jamais vu en vrai.

– Tu sais comment on appelait le sperme dans l'Antiquité ? L'eau des Carmes, je cite de mémoire : suave nectar blanchâtre, distillé par les testicules.

– Je pourrai l'avalier, ton eau de Carmes ?

– Je suis à ta disposition, l'ancien, baisse mon pantalon, mon slip, caresse mes couilles, vide ma bite dans ta gorge, cadeau de nouvel an.

Le Léo fait le fier, un peu tremblotant. Il vient enfin à bout de la braguette. Raphaël vire le futa et les pompes.

– À toi de jouer, mon Léo, ce cadeau, c'est une signature d'éternelle amitié, vide couilles et sourire, tout à la fois, pour toi, mon nouvel ami.

La main un peu rouillée de Léo serre nerveusement le zozo d'un Raphaël aux anges. Le slip est blanc, la queue traverse le haut de la cotonnade, le gland juteux irrigue le ventre. Le liquide transparent s'étale avec obscénité.

– Lèche, ma salope, avale, branle-moi et bouffe mon sperme, je ne peux plus tenir.

Pour la première fois de sa vie, le vieux monsieur porte ses lèvres au gland d'un jeune vicieux. Ému, il empoigne les couilles. Raphaël, tranquille, enfonce sa bite dans la gorge, et met en branle le jet de foutre, si doucement, qu'il s'en étouffe. Il adore la lubrique gourmandise de ce nouveau venu et retient le plus longtemps possible l'offrande de sa semence.

– Vide-toi dans ma gueule, vide-toi dans ma gueule.

Raph sort sa bite écarlate. Un cuck-ring serre les couilles, la queue est énorme et juteuse. Un cri de bête, et le sperme s'étale sur le visage de Léo. Les salves sont nombreuses, Léo récupère le tronc, le liquide séminal déborde des lèvres de l'ancien père de famille qui n'en croit pas ses couilles. Raphaël lui lèche le visage, dégrafe son élégant pantalon de velours, arrache le sous-vêtement et vide dans sa gorge le jus de son nouveau compagnon.

– Pisse, si tu en as envie.

Il en a envie. Raphaël aussi. Chacun boit l'urine de l'autre. Nus, ils se lèchent le cul, chantent en chœur. Un bisou, ils plongent dans un bon bain salvateur.

L'un n'avait jamais baisé avec un mec, l'autre jamais avec un vieux mec. Deux tabous ont explosé. Ces deux-là ne sont pas près de s'oublier. Une vraie amitié est née.

Et Alice, comment Alice s'est-elle greffée dans mon conte ?

Alice vend des gaufres face à l'entrée principale des Beaux-arts. Elle a une jolie petite échoppe. Les étudiants s'y précipitent. Comme on dit, elle fait son beurre.

Raphaël, toujours affamé, après quatre heures de pause sans bouger un cil, dévore régulièrement une crêpe au miel ou une gaufre à la crème de marrons. Une petite pancarte, scotchée sur un panneau, à côté de la liste des gourmandises, attire son œil : jeune femme, cherche petit appartement à louer, 500 euros maximum.

Raphaël se lance à l'assaut. Un peu de conversation, un soupçon de gentillesse, voilà qui est toujours bon à prendre. La jeune femme est rieuse, et ça, il apprécie.

– Bonjour, je suis Raph. Vous cherchez quoi exactement ?

– Un petit appartement, un proprio sympa, des voisins chou et de la bonne humeur partout alentour, Je suis Alice Blondin. Et toi ?

– Bernstein. J'ai un ami qui possède un immeuble. Je crois que l'appart du dessous va se libérer. J'appelle.

– Elle a l'air sympa ? Je te fais confiance, tope là, tope là. Elle devra attendre un mois. Elle peut loger chez toi en attendant. Je t'embrasse, amour, à plus.

Léo s'est fait exploiter toute sa vie, mais il a investi dans la pierre. Il choisit ses locataires selon trois critères : gentils, pas compliqués, bons payeurs.

– Je peux avoir une crêpe à l'œuf ?

– Cadeau ! Alors ?

– Libre dans un mois, je te propose de le visiter. Si tu es ok, je te fais une petite place chez moi en attendant qu'il se libère. Tu dis quoi ?

– Je dis yes.

Elle vire la pancarte, écrase ses lèvres sur celles de Raphaël, éberlué. Elle rit comme un poussin devant la

devanture d'un pâtissier. En dix minutes, son commerce s'est envolé.

– On y va, Choubidou ?

Alice est une femme plantureuse, grosse. Les imbéciles diraient qu'elle est monstrueuse. Non, elle est magnifique, elle est obèse, et après ? Raphaël ignore tout des dames. Celle-là, il en a envie comme d'un dessert, d'une récompense. Son rire le trouble. Ses formes rondes et volumineuses l'excitent. Il n'en croit pas ses cuisses. Pour la première fois de sa vie, la perspective de plonger dans la chatte de l'autre sexe le fait mouiller comme un adolescent.

– Ici, c'est chez toi, là, c'est chez Léo, le proprio, un mec génial, et ici, c'est chez moi, entre, serre-toi, le frigo est plein, je vais te faire un petit coin, avec le canapé-lit.

– Un grand coin, avec le lit, non je rigole ! Je peux prendre un coca ?

– Tu es chez toi, Alice. Get all what you like.

– You know what I want ? To have sexe with you, my gay petit loup.

– Gay ! Ok ! Pour le reste, je ne parle que le français, my beautifull Alicia.

– Je n'ai jamais joué avec la bite d'un mignon petit pédalo, je t'offre ma chatte, elle sent la mer, plonge ta langue dans mon cul, souriceau. Je vais ragaillardir mon mouflon.

Alice met un peu de musique, et enclenche un effeuillage à l'ancienne, en prenant son temps.

– Pose-toi dans le fauteuil, en slip, tu peux te caresser. Place à l'Alice's Circus.

– Pourquoi tu fais ça ? Je ne connais rien aux nanas, je suis nul, pourquoi moi ?

– T’es nul, mais tu bandes. T’es un mec adorable. J’ai envie d’enseigner le cul à un mec adorable. Sors ta queue, et laisse-moi te sucer.

Radio classique, c’est bien, pas de mots et pas trop de causette. Alice se branle au rythme de Chopin. Son chat est roux, humide, large. Elle ruisselle sur ses cuisses. Elle plonge ses doigts et s’esclaffe devant notre petit homme, gland écarlate, au bord de l’explosion.

– Stop ! Je vais jouir, c’est trop bon, calme-toi !

Alice aime le cul, mais elle a senti une chose, ce Raphaël est un mec adorable. Avaler son sperme, c’est sceller une amitié pour la vie.

Raphaël aime le cul, mais il a senti une chose, cette Alice est une nana adorable. Boire son jus, c’est sceller, pour la vie une vraie amitié.

Il ne tiendra pas plus d’une minute.

– Et toi, je veux t’entendre jouir, toi aussi.

– T’inquiète mon minou, on a toute la vie. Vide-toi sur mes seins !

Alice le suce, elle avale queue et testicules. Elle serre la bite, en hurlant de rire. Un flot de sperme s’étale sur sa bouche, son cou, ses nichons, son ventre. Raphaël n’avait jamais pris le temps de regarder la femme et d’en jouir. Il est au bord des larmes.

– Pardon ! Merci ! Je suis vraiment un gros caduc.

– Tais-toi donc, mauvais sujet, si j’étais conne, je te dirais, je t’aime.

– J’ai envie de pisser.

– Pisse-moi dans la gueule. Viens !

Alice s'allonge sur le carrelage de la douche. Raphaël lui pisse des litres de jus au fond de la gorge. Alice se branle. Il perd l'équilibre. Il lèche son sexe, enfonce les doigts dans sa vulve et hurle.

– Mais j'étais con, c'est génial, une nana, quel con ! Quel con ! C'est sublime l'odeur ! La chair, les poils, ton con, c'est hallucinant. Pourquoi, moi, je n'aimais que les mecs ? Quel con, on va baiser avec Léo, tu verras. C'est un vieil homme, mais je l'adore. Merci Alicia, tu sens la vie, comme Léo, et, toi, pourquoi moi ?

– Parce que j'aime le goût de ton sperme, celui de ta peau, de ton gland, de tes cuisses, de tes couilles. Parce que tu es un homme qui jouit comme j'aime qu'un homme jouisse, avec tendresse et vice.

– T'inquiète, mon amour, je n'ai plus peur, next time, sexe and love, juré !

– Et pourquoi le pédé bouffe mon cul ?

– Parce que tu es belle à en crever mon ordinateur. Parce que tu es la seule femme de ma vie. Parce que ta langue, ton petit trou, ton jus, tes seins, ta chair, ta peau, ta voix, ton corps, tout en toi est amour, sexe et jouissance. Parce que, je viens de faire la plus belle découverte du monde. Homo, hétéro, tout ça, c'est une monstrueuse connerie, il n'y a que le désir de l'autre. Jouir avec celui, celle, tous ceux qui nous vident et nous inondent d'amour, jouir en faisant le cadeau à l'autre d'un monde nouveau, être attentif, sans tabou, jouir à en pisser de joie et de reconnaissance, jouir épuisé du bonheur de l'autre. Je prendrai le temps de t'aimer, promis. Merci, Alice. Laisse-moi te doucher et prendre soin de toi. C'est si dingue ! Je t'aime, ma gaufrette chérie.

Et voilà, Alice est entrée dans le conte, comme un flocon de neige.

Lui restait à faire connaissance du propriétaire, ce jeune homme, Léo, à qui la vie n'avait donné que lassitude et tristesse et qui allait se venger avec ces deux gamins vice-lardons, si mignons, si joyeux, si affectueux. Ils seraient trois, trois à vivre la jouissance des deux autres en une nécessité absolue.

On se calme ! Non, ce ne sont pas des saints. Ce sont de sacrés emmerdeurs.

Léo souffre d'un mal terrible. Ses longues années auprès de Dame Florence ont développé au fond de son cœur, un cancer redoutable, la misogynie, et les métastases envahissent le plus petit millimètre carré de son cervelet. Il n'est guère pressé de rencontrer le pinson chanteur du dessus. Ah ! Quelle tristesse !

Alice chante, beaucoup, tout le temps et pas toujours très juste. Ça, ça l'irrite, notre petit chou à la crème. Même quand elle jouit, elle chante. La première note, notre petit mec, il a été charmé. Seulement voilà, elle est là depuis trois jours, elle roucoule depuis trois jours. Et ça, ça agace. Alors, crispette, crisette à l'horizon !

Raphaël, il aime le cul, mais avant tout, il aime lire, et pas de la daube, et il écrit. Ne pas juger ! Son talent, comme le mien, n'est-ce-ce pas ami lecteur, est, le crois-je, plus discutable. Lui, il n'est pas fâché avec sa plume. Moi, je m'en tape de ma plume. Se concentrer, avec un cacatoès à ses côtés, c'est une épreuve. Jouir oui, mais pas forcément dans une fosse d'orchestre, et obtenir un peu de silence quand le maître se titille la matière grise.

Or, trois longues semaines ont passé avant que le propriétaire chéri accepte enfin de rencontrer notre marchande de gaufres et son poulet de grain.

– Je suis fatigué, mon amour, omelette salade, ça va ! Tu apportes le vin et dessert.

– Mais oui, papi, et le sucre pour le café, et les préservatifs, c'est tout ?

– Non, j'ai plus d'apéro.

– Bien ! Je prendrai aussi le pain, les œufs, et le gruyère râpé.

– Et une petite entrée, mon gentil minou.

– Tu as des serviettes ? Je peux en acheter, elles sont en promotion à Miniprix.

– Merci, trésor, demain soir à l'heure où noircit la campagne.

– Amusant ! À demain, Grand-papa, 19 h 30.

– Raphaël ! Suce-moi !

– Désolé, mon lièvre, je vais faire les courses, travailler un peu et accueillir ma mouflette, elle arrive dans une heure. Tu n'as besoin de rien ?

– Si, mon Raphé, un gode avec du gel et une boîte de kleenex.

– Blancs ou roses ?

– Tu sais, les petits bleus à boîte carrée, tu en trouveras chez Frachon.

– Ils seront crème, à plus tard, mon pote.

– Raph, prends de la mâche, et pas en sachet. Bisous, mon cœur !

– Léo ?

– Oui ?

– Tu me casses les burnes. Avec le temps... Tu deviens chiant... Avec le temps.

– Raphé, le gode et le gel, chez I. F. P, ce sont les meilleurs sur le marché. Pour le reste, t’inquiète, j’ai tout ce que tu aimes. Je t’adore, mon ange.

– Tu me fatigues, Léo. Ne pleure pas, putain ! Je t’aime, à demain.

– Caresse ma bite.

– Non, pas de chantage, tu te branleras tout seul. Regarde une photo de Florence, ça te calmera.

Et, merde, Alice est rentrée, c’est râpé pour l’introspection cérébrale du grand homme.

Un gros paquet cadeau est ostensiblement posé sur le canapé.

– Ouvre, je te jure, c’est pas un livre, ça se déguste.

– C’est lourd, c’est long.

– Ouvre.

Raphaël est tout attendri, le premier présent d’Alice ! Délicat, il défait le petit nœud rose, décolle le scotch et ouvre, fébrile, le paquet. Il a déjà une petite idée.

– C’est une ceinture ?

– Regarde mieux, c’est une ceinture avec un, un ?

– Un gode, tout mignon, tout transparent, accroché à une ceinture cloutée en cuir noir ! Tu veux faire quoi avec ça ?

– T’enculer, mon ourson, et tout de suite !

– Merci poussin, pas tout de suite, j’écris une thèse sur la psychiatrie dans le Nord de la France.

– Le Nord attendra.

– Et la psychiatrie ?

– Trop tard ! Sors ta fine !

Alice est grandiose, apollinienne. À poil, elle porte juste une petite culotte de soie, déchirée du nombril au mont de Vénus. Elle écarte les jambes. Sa chatte est rose, elle dégouline de jus. Elle y enfonce le gode jusqu'aux couilles.

– Ouvre ton cul, mon amour, pas besoin de lubrifier, j'ai le vagin en larmes.

Raphaël, petit garçon obéissant, présente son cul. Jamais une femme ne l'a pris comme un gros cochon. Alicia explose de rire. Cette bite est princière, féminine, astrale. Le vice la pare de ses plus beaux atours. Elle branle la grasse masse transparente, enfonce un doigt, puis deux, puis trois dans le cul de son Raphaël chéri. Le grand écrivain a lâché sa plume et la salope qu'il est, hurle :

– Bourre-moi, bourre-moi le cul !

Le gode pénètre le chat de notre jeune pétasse, doucement, sans heurt, un petit cran, une tendre résistance.

– Force, bordel, défonce-moi !

Alicia le ressort, elle crache toute sa fureur, le lubrifie des liquides qui coulent sur ses cuisses et, d'un coup sec, arrachant la tignasse du mouflet, lui plante la queue et les couilles au plus intime de son anus. Elle entre, sort, pénètre, se retire. Dix minutes, ce doux va-et-vient ouvre le cul du philosophe qui jouit en hurlant.

– Pisse, ma salope, pisse !

Alice est morte de rire.

– Désolée ! La prochaine fois, j'en achèterai un qui pisse !

– Laisse-moi le gode dans le cul et avale mon sperme.

– Alors, mon coquillard, tu dis quoi des bonnes femmes ?

– Qu’elles sont monumentales, royales, grandioses. Je veux me branler avec ton jus. !

Alicia défait la ceinture, offre sa vulve aux lèvres du poussin qui la lèche, y roule la langue et avale avec tout son amour le litre de pisse salée qu’elle lui déverse, joyeuse, dans la gorge.

Alicia, incontrôlable baiseuse, tire tendrement le phallus du trou de son jeune pote et se le plonge droit dans la chatte.

– Fais-moi jouir, donne-moi ton zozo, pisse, fais-moi jouir.

Le diable ricane sur un coin de table. Le claviste idem !

La jouissance d’Alice est un déferlement de cris, de rires, de ruisseaux, de liquides de toutes les couleurs, de toutes les épaisseurs quand, soudain, elle s’assied, tourne la tête en une intense réflexion, et apaisée, pose un bisou sur la joue du minou.

– Stop ! J’ai faim !

– Ich auch, c’est de l’allemand, t’inquiète. On prend une douche et on va se taper des tonnes de spaghetti chez l’Italien du coin.

Demain, shopping et dîner chez le proprio, le vieux misogyne.

Le repas de nos trois nigauds ne s’annonce pas sous les meilleurs auspices.

L’humeur d’Alice est orageuse. Sa voix est cassée, enrouée. Elle devra renoncer à ses roucoulades quotidiennes. Raphia reçoit en pleine tronche le courroux de sa gaufrette. Entre son humeur de chien

et ses gammes, elle l'exaspère un peu plus chaque jour.

Raphaël se délecte de sa culture, il la ramène régulièrement avec tel auteur, tel autre, vérifiant toujours qu'ils sont ignorés d'Alice, histoire de bien l'humilier avec son inculture à elle et son savoir à lui. Il est très chiant, très, très chiant.

Le premier contact entre Papi et Fleurette est glacial. Léo est un vieux misogyne, borné et toujours prêt à vanter la supériorité du mâle. Il ne supporte pas de présence féminine dans ses murs. Florence refait surface et paf ! L'omelette est brûlée.

Alice, voix complètement pêtée, se tait. Léo déniché une boîte de conserve aux lentilles, avec trois œufs au plat, un chacun. Pas de vin, personne n'a pensé au vin. Eau du robinet. Raphaël choisit la période de diète pour lancer son grand discours sur l'humanité en déchéance.

– Je ne crois plus en l'homme ! L'homme est mauvais, égoïste, violent. C'est un tueur ! Je ne crois plus en l'amour ! C'est un rêve, une illusion qui s'effrite sous le poids du quotidien ! Je ne crois plus à l'art, l'artiste est prétentieux, superficiel, imbu de son prétendu talent. Je ne crois pas en la politique. Je ne crois plus en rien ! Je ne suis accroc qu'à deux vérités : le cul et la création, la mienne. Elle a un sens, un horizon, une trajectoire, un souffle, une perspective !

– Tu sais que tu nous emmerdes avec tes élans philosophiques de chiottes, n'est-ce pas, Alice ?

– Oui ! dit-elle dans un souffle, pour ne pas accentuer l'irritation des cordes vocales.

– Savez-vous que j’ai lu tout Platon à 13 ans ? Goethe à 14 ans ? Alfred Cortot à 15 ans ?

– Tu délirés complètement, mon pauvre ami, Cortot était pianiste, pas écrivain.

– Et alors, je connais la musique, qu’est-ce que tu crois, petite conne ?

– Un soupir, c’est quoi ?

– C’est quand, la mesure est, euh, quand elle, Et merde, j’en ai marre, je me casse. Tu finiras le dîner toute seule avec la vieille tante ! Ne remonte pas trop vite, je vais enfin pouvoir écrire une heure ou deux sans subir tes bêlements et t’avoir dans les pattes.

– Sympathique, le locataire du dessus. Attention : *Les feuilles mortes*. Et une, et deux, et trois, ensemble :

– C’est une chanson, qui nous ressemble, toi qui m’aimais, moi qui t’aimais, et tous les deux, vivions ensemble, toi qui m’aimais, moi qui t’aimais. Mais la vie sépare ceux qui s’aiment, la, la, la, la, la, la, la, la...

– Il me fait de la peine, ce petit con. Pardon Alice, je t’ai mal reçue.

– Mais non, Léo, tiens ! Ma voix est revenue, ça, c’est le miracle de la musique.

– Dis-moi, poussin, il t’a dit, le petit con, que nous étions amants ?

– Oui. Dis-moi, mon ravioli, il t’a dit, le petit merdeux que nous étions amants ?

– Oui. Pardon encore une fois, Alice, je suis un vieux con misogyne. Et toi, tu es adorable ! Tu le sais ça ?

– Non ! Enfin, si, mais jamais comme ça !

– Tu es belle, comme les vagues en Bretagne, quand la mer est forte, que le vent est plein nord ! Donne un gros baiser, comme les marins pêcheurs !

– Un bisou de paix, tu es mignon, mon gros phoque, élégant comme un hippocampe.

– J’ai une grande nouvelle, ma crevette. Demain, tu t’installes. Parlons pognon, 500 euros, moins 100 pour l’amitié, moins 100 pour le fun. OK ?

– Oui ! Ma grosse lampe, merci. On fait quoi ? On nique ?

– Oh ! T’as envie, toi ?

– On peut toujours se mettre à poil, j’ai trop chaud.

– On peut. Pour le loyer, si tu as des soucis, tu ne dis rien au grand penseur, on s’arrange. Tu sais, j’ai jamais touché une femme de ma vie. Et le premier mec, c’est l’autre, au-dessus. Il m’a dépucelé, à 77 ans, il ne sait pas, ne lui dis rien. Il est trop vaniteux, il ne comprendrait pas. Il baise comme un fer à repasser, pas de caresses, pas de tendresse, il se vide les couilles, c’est tout. À mon âge, faut être attentif, gentil, doux et laisser au temps le temps de... Tu vois ?

– À poil, mon rat, on sera plus à l’aise pour déguster ma tarte aux poires.

Léo est un beau mec. Alice en décide ainsi, Léo est un beau mec. En haut, ils se bâfrent, en dessous, Alice fait joujou avec la queue de Léo qui bande comme un phare breton, pas le far, pas le gâteau, le phare qui indique la bonne route aux navires.

Alice, sous la table, allongée sur le dos, titille la bite de Léo. Au chaud de ce vieux Monsieur, elle lui raconte sa vie, avalant le liquide transparent qu’il veut bien laisser échapper de son gland.

– J’ai pas toujours vendu des gaufres, Putain ! Succulente, ta liqueur ! Ah ! Oui !

J’ai été 15 ans infirmière, en psychiatrie. Je me suis fait sauter par un minou. On m’a virée. Je l’ai jamais revu. Ces enculés m’ont interdit d’exercer, je nuisais à la guérison de mon amant, bande de cons, il était heureux avec moi, ils n’ont rien compris, comme toujours. Et j’ai vendu des glaces. Ma mère est morte. J’ai récolté un peu de thune. J’ai acheté l’échoppe. Et vivat la gaufrette ! Et toi, mon bison ?

– Attends, j’égjacule, je te raconte tout après.

– Mahous ! Dis-moi, ma salope, t’avais des sacrées provisions !

– Une vie ! Ne parle pas, laisse-moi respirer, je vais tomber dans les pommes.

– Et toi, l’avocat, c’est bidon ?

– Un peu, oui. J’ai inventé ça pour qu’on me foute la paix. J’étais attaché au nettoyage de la voirie parisienne, 37 ans. Le pied ! Je jouais tous les jours et hip-hop, Bingo ! 823 mille euros. J’ai acheté l’immeuble, Chabichou était déjà là, il est resté, jamais vu avant l’autre soir. Il avait le flip, ou la trique, j’ai pas vraiment pigé. J’ai placé du blé. Le reste du temps, je me branlais devant des photos de mec, de cul. Et puis, bon ! Il s’est pointé, quoi ! Et voilà, banal, à crever, une vieille tante, rabougrie, ratée, et bonne à jeter.

– Tais-toi, Léo, t’es un amour. Fais-moi plaisir, enfonce tes doigts dans mon cul.

– J’ai peur, Alice, j’ai si peur.

– N’oublie jamais mon Léo, fais toujours ce que tu as peur de faire.

– Je t’aime, Alice.

– Non, Léo, personne ici ne s’aime, l’amour, c’est autre chose. J’ai pas connu, toi non plus, et le grand timbré, non plus. On s’aime pas, on s’apprécie, c’est pas pareil. Tu me culbutes, oui ou non ?

– Non, Alice, je veux t’aimer ce soir, pas t’enculer. On arrête. Un bon coup de serpillière, une douche, tu vas me faire un gros plaisir, allonge-toi à mes côtés, câlin et dodo !

8 h 00, les tourtereaux dorment profondément. Ils sont enlacés. Alice a 12 ans et Léo 2 de plus, juste deux poussins qui essaient d’oublier la connerie du monde.

La porte s’entrouvre.

– À ce soir, mes trésors, je suis un vrai con, pardon, à tous les deux. Reposez-vous. Alice, congés. Léo, tu es le plus bel arbre de ma forêt. Je vous aime. Je vais donner mon corps à l’art vivant. Bisous !

– Il est adorable, ce petit moineau. Café ?

– Oui, mon proprio d’amour, avec un nuage d’espoir.

Le temps s’écoule. De baise en baise, de pardon en pardon, la tolérance s’installe au 8 de la rue des Abricots, Paris 75 007.

Ils goûtent aux joies des partouses. J’y suis parfois invité. Crois-moi, ami lecteur, ce n’est pas triste. Rien que de bien ordinaire. Les pratiques se sont affinées. Nos personnages ne cherchent jamais la performance. Ils jouissent, c’est tout. Chacun connaît les vices cachés des deux autres. Alice boit son litre de flotte, Raphaël s’est offert un double godemiché, et Léo fait l’apprentissage du sexe. À son âge, il progresse très vite, bon élève !

Nous les retrouvons, les mâles, couilles pleines, Alice avec son matériel planqué sous une salade. Somme toute, à venir, une soirée de bouffe, une soirée de cul, une soirée bien banale.

– Dis donc, le claviste !

– Oui, Alice ?

– Tu nous lâcherais pas un peu ? Ta maman, elle t’a jamais appris à respecter l’intimité des gens ?

– Je ne comprends pas, Alice, j’écris, tout ça, c’est pour de rire, j’écris, je m’amuse, tu comprends ça ?

– Non, t’es bien paumé, mon pote. Tu ne voudrais pas fermer la porte et écrire le mot fin ? Va dans un bar à cul, ça te changera. N’oublie pas de te protéger. Là-bas, y a pas de pitié. Salut, mon Olivon, et bon courage !

Noël et Jules

Le CAGE n'a rien d'un salon de thé, c'est un Cruising-bar ou bar à cul.

Les gays s'y adonnent à la débauche. Ils y vident leur sperme, mais n'y lient jamais aucune relation durable : tendresse, écoute, culture, nib ! Que des échanges sexuels. On baise ! On baise ! Voilà tout.

On peut y mourir sereinement sans que, jamais, une main ne se tende : pas d'émotion, jamais. Et pourtant, la motivation réelle de partager le vice, c'est de casser l'isolement quotidien, d'être, si peu, un être humain, de mettre des mots sur un cœur qui saigne, de croiser enfin celui avec qui construire un temps d'amour. Et puis, jouir est un droit, aimer jouir est un droit, aimer le sordide est également un droit, l'exécrer en est un autre.

Noël s'y abandonne par périodes dites avec. Il a 29 ans. C'est une gazelle, longue et discrète, pas d'excès de muscles, une peau transparente et lisse, un visage anguleux, nez busqué, regard bleu acide, profond, immense, un ange obscène, tout pour rendre fou l'amoureux des hommes, des corps d'hommes, que je suis, et je n'en ai pas honte. Si je livre, lecteur chéri, le conte de ce divin jeune homme, c'est que j'idolâtre

ces lieux de baise. J'en sais les écueils. J'y reviens et y retournerai vider mon trop plein de désir, et ce, jusqu'à ma disparition, choisie, choisie.

Revenons à ce fantasme de tous les pédés, Noël.

La sève envahit ses couilles.

Il se précipite au 3 de la rue des Criquets, Paris 75027.

La gazelle devient lynx. Le chasseur est prêt à tout pour satisfaire sa lubricité.

Il est somptueux, magistral. Il peut choisir, pas un mec ne résiste à ses arguments.

Il ne débände jamais, il est charismatique, rarissime dans les lieux de baise. Il attise les fantasmes les plus glauques, suscite les interrogations. Il guette. Il saute sur une proie, la vide de la totalité de ses forces et l'abandonne, trempée dans un coin de chiottes. Il sait la misère du loft. Les orgasmes le laissent toujours sur sa faim.

Il rentre at home, purgé, anéanti, le cœur au bord des sanglots. Il ressort, affamé et écrasé de toujours plus de solitude, un morceau de mort craché sous les douches du Cage, sali et rétréci pour un temps, rassasié de trop de lubricité, trop de sexes, trop de rien, trop de cons, de nullité, de stupidité, de honte, de culpabilité, de lucidité, d'égoïsme, d'amertume, de nausées, de transparence. Les couilles ont vite fait de s'emplir et, de nouveau, il sonne. Étancher sa soif de bites, de pisse, de chattes, de mecs, de jouissances à en crever, de perversions divines ! Il ne réfléchit plus et retourne au vide couilles le plus facile à assouvir.

19 h 45, il sonne, présente sa carte de fidélité, comme chez Saindoux, et s'engouffre dans la pénombre, un gros sac plein de gadgets à l'épaule. Il

entre souvent sans payer, argument solide du bon fonctionnement de la boîte : un corps qui assure la convoitise, un corps qui alimente la réputation du Cage et garantit de faire du chiffre. Il salue le barman, Raphaël, et cavale aux vestiaires, le seul endroit éclairé du club à cul. Une chape de plomb écrase les deux cents mètres carrés de superficie. Sur trois étages, personne ne peut reconnaître personne. Plus on descend, plus c'est l'explosion de la salacité, du noir, de la turpitude. Partout, du sol au plafond, la honte, la terreur, le silence à peine transgressé par de rares mots, toujours très cons, jamais de tendresse. Le cerveau est réduit à sa plus simple expression, transmetteur des flux sexuels. La réflexion, la culture, l'attention à l'autre, tous ces concepts ne sont pas compatibles avec les règles du vide couilles primaire, base de toute relation au sein de ce cloaque à chiottes. Le client paye 10 euros, tout compris, il faut rentabiliser et dans l'anonymat. Penser est un crime, vouloir partager sa pensée en est un encore mille fois plus condamnable.

Et, Noël ?

À poil, Noël enfle son Chaps, ses bottes, s'enserme la queue et les couilles d'un imposant Cuck-ring en métal. Le gland est écarlate et juteux ! Noël crache un bon coup dans ses mains, humidifie sa bite et se plonge le doigt dans le cul, histoire de s'élargir la chatte. Et c'est parti pour une première reconnaissance ! Une tignasse rousse flambe ses épaules encore adolescentes. Le premier mètre dans le chemin du sexe et tous les mâles s'écrasent les couilles à son passage. Les plus lâches n'osent jamais l'aborder. Ils le matent en tournant autour de lui comme des chiens en rut. Il désigne ses proies, il en assèche 4 ou 5 puis encule qui

il choisit d'embrocher, autant de fois que ses forces lui en assurent le pouvoir.

Des vidéos de cul, bien hard, astucieusement réparties selon les étages, autorisent implicitement le client à toujours un peu plus d'audace. En bas, on plonge, en haut, on s'emmerde. C'est souvent le cas à tous les étages. Car nous sommes en France, le vice reste français donc, coincé. Noël, lui, est d'origine sans complexe. Merci mon Dieu !

Slings, Glory-Holes, matelas à partouses, chiottes sans portes, pissotières, cabines, condoms, gels, croix de Saint-Simon, (pardon pour les innocents, je ne suis pas chargé de leur éducation, qu'ils y viennent et ils sauront le comment de toutes ces joyeusetés), chaînes, douches, tout pour sucer, se vider, tout pour aller au fond de l'abject. Bien peu de mecs le font. On fait pendant des heures son footing, et le plus souvent, on se branle misérablement dans un coin, à l'abri des voyeurs indiscrets. La trouille ! La culture est absente, même la culture du cul, lamentable ! On se vide triste, surtout, pas d'exhibitionnisme, les cons !

Maintenant, je te suis, Noël. Vide leurs couilles ! Avec toi, je vais un peu m'amuser. On philosophera plus tard. Un peu de vraie pornographie, bien hard. Et par pitié, pour le lecteur et moi-même, fais la peau à tous les tabous. Accroche un anneau à tes couilles et à ton gland. Je t'attends au dernier étage. Je suis Jules, si tu es là, aujourd'hui, c'est pour nous rencontrer.

De la vraie pornographie, bien hard ! C'est quoi, cette expression ? Calme-toi, mauvais scribouillard. Tu ferais mieux de suivre affectueusement ton personnage. Il a besoin de toute ton attention. Noël ne va pas bien, Noël t'appelle au secours, garde tes

gourmandises de café du commerce pour plus tard.
Merci, cher et délicat claviste !

Reprise du récit.

Le lion en cage ne sait plus qui l'a enfermé entre ces quatre murs, pourquoi, ce qu'il vient y trouver, en quête de quelle vérité, s'il doit fuir, y mourir, s'évader définitivement de la cruauté des humains. Il revient sans cesse sur ses pas, renifle chaque recoin, tourne et retourne, passe et repasse devant les queues qui se vident, les yeux qui se dérobent, les corps qui brûlent. Incompréhension : je ne suis pas un plat de fête. Pourquoi tous ces cons me lorgnent-ils du coin de leur frustration ? Qui me fera enfin le don d'un sourire ? Dix fois, il arpente les marches du sanctuaire, en bas en haut. Il bande, transpire, ses gestes sont nerveux. Le malaise le coince au bout d'un couloir. Le voilà obligé de s'allonger sur le sol pour ne pas défaillir. Et merde ! Oublie tes petits soucis de merde et reprends-toi. Il se relève. Il se pose sur un banc, ses jambes l'abandonnent. À la seconde même, trois bites juteuses traversent la planche et s'offrent à lui. Une d'elles vient heurter son cou. Il se relève brutalement. Droit devant, aveuglé de haine, il repart à la quête de celui qui n'a pas de nom, celui qui saura réguler le rythme de ses battements cardiaques et dissiper sa crise de panique. Il ne sait pas quel diable lui déchire l'âme, l'aorte, les valves.

Soudain, en pleine course, sifflé, net devant une cabine.

– Bonjour, grand garçon.

Halte à la course ! Un effroi le déchire. Lui, qui est habitué à dominer ses pulsions les plus fortes, n'en comprend plus le sens. Il s'immobilise, respire et

recule à la découverte de l'homme qui l'a interpellé, un zèbre serein de 57, 60 ans, au repos. Il a un trait blanc au sourcil gauche. La cabine est éclairée au maximum. Plus grand que Noël, il est un peu gras. Aucune tension apparente, un sourire et une simplicité du regard, un bras tendu, un échange envisageable.

– C'est à moi, que tu as dit, bonjour grand garçon ?

– Oui ! Entre.

Noël est troublé, déboussolé, séduit, agacé, sur la défensive.

– Tu veux quoi ? Tu ne veux pas juste me dire bonjour ?

– Si, assieds-toi à mes côtés. Tu es qui ?

– Comment ça, je suis qui ?

– Oui, ton nom ?

– Noël.

– Jules, eh oui, je suis Jules.

– Tu veux quoi ? Que je t'encule ? Que je te pisse dans le cul ? Quoi ?

– Je veux que tu t'apaises, te connaître, parler.

– Tu m'emmerdes, salut.

– Salut.

– Salut ?

– Oui, si tu veux te casser, salut. Si tu veux parler, entre et ferme la porte.

Le lynx est devenu chaton.

– Tu es heureux, Noël ?

– Et toi... ?

– Oui, Jules... de te rencontrer, oui. Je te piste depuis huit jours.

– Tu vois que seul le cul t’intéresse ?

– Non ! Toi, tu m’intéresses.

– J’en ai marre, je suis fatigué, je suis dérouté, j’ai envie d’une seule chose, pleurer, tu comprends ça, gros con, pleurer, pleurer, je peux ?

– Évidemment, tu peux, petit con, pleure. Tu peux même pleurer dans mes bras.

Noël sanglote, Jules tendrement, essuie ses yeux et love son visage dans le creux de son épaule droite.

– Parle-moi, Jules, tu es qui ?

– Je t’ai vu entrer, la semaine dernière. Je buvais un café en face. Je n’ai pas pu te suivre. C’était ma dernière au théâtre, il y avait urgence, j’ai vérifié l’heure et, tous les soirs, j’étais là, à t’espérer. 3 heures, sans rien faire d’autre que prier le ciel que tu finisses par revenir. J’étais au bistrot, tout à l’heure, je t’ai vu entrer, frôler les murs.

– Tu veux quoi ?

– Te connaître, connaître ta vie, être ton amant, ton ami, comme tu voudras, t’emmener au théâtre, vivre à tes côtés, ailleurs, te voir épanoui, partager tes délires de cul avec d’autres, te laisser les vivre seul. Jouer aux petits chevaux, aux dames, aux cartes, écrire avec ta poésie !

– Pourquoi ? Je ne suis rien, un petit vendeur de jeans, branché cul, inculte, ignorant, une pute, une grosse bite, c’est tout, des couilles et pas de cerveau.

– Stop les conneries, tu veux. Stop les conneries !

– Quoi ? Stop, toi aussi, je suis une merde, salut, tu me casses les couilles, personne ne peut être heureux avec moi. J’ai pas besoin d’un papa, salut !

– Reste ! Petit cul, ferme-là. Je vais t'aimer, comme personne ne t'a jamais aimé. Vire ton Chaps et ton anneau. Regarde-moi. Allonge-toi sur le dos. Ferme les yeux. Oublie ma présence. Ne retiens que ma voix.

Respire. Oui... Oui... Respire, respire, respire. Laisse ton corps se détendre, tes bras, tes mains, tes doigts, les épaules, le ventre, le sexe, les jambes, les genoux, les pieds, écoute la respiration de ton corps. Ne pense plus à moi, oublie les bruits extérieurs, oublie ce bordel, immobilise-toi là où plus rien ne t'agresse. Plus d'obligation de séduire, de paraître, de tricher. Accepte les marques du temps, les douleurs, les craquements et quand tu le sentiras, si tu le sens, lève une main vers le ciel. Je la prendrai dans mes doigts et je la poserai là où tu choisiras qu'elle se pose.

La respiration de Noël s'est adoucie, sa panique s'est tempérée. Les muscles décrispés, se déroulent sur la banquette. Les tensions s'évaporent, pas tout à fait, elles y tendent. La queue se repose, sans vouloir paraître. Elle est. Splendide, divine ! Noël ne paraît plus, il est. Beau à en crever ! Jules retient le jus qui envahit ses couilles et son âme.

L'absurde prétention du corps, à vouloir à tout prix paraître, est morte.

Un poussin lève la main et pose celle de l'amant sur son front ruisselant.

Plus rien ne bouge. Seuls les mots du corps s'expriment sans brusquerie, tendrement. Jules détend la peau blanche autour et à l'intérieur des clavicules. Ses doigts jouent de la fragilité des os, les palpent. Il y roule l'extrémité du pouce et du majeur, un jeu de pâte à modeler, un léger crissement, un délassement

qui irradie les tétons et les durcit en deux petites pointes rosées.

La queue de Noël bande sous les baisers légers de Jules qui lèche le gland par petites touches. Sa langue se délecte du liquide clair, transparent sur ses lèvres. Son goût est piquant, sucré, exquis. Le sperme ne possède pas cette magie gustative, il est souvent âcre et peut confiner à un excès gluant qui génère une sensation d'écœurement. Jules coince la bite de son ami en la serrant à sa base de plus en plus fort au fur et à mesure qu'il remonte vers l'extrémité. Il recueille le jus abondant, le mélange aux lèvres de son amant qui l'avale en souriant.

– Calme-toi, calmons-nous, Jules. Je ne veux que tes caresses, je ne te donnerai pas mon corps dans ce cloaque à merde !

– Bien, Noël, plus tard. Mais ne méprise pas ceux qui tournent et tournent et tournent encore, à en perdre l'équilibre. Comme toi et moi, ils sont seuls à en crever. Leur recherche de cul, de jouissance toujours plus hard ? Un cri de détresse, d'écrasement, de solitude. Où est cet amour qui apaise et lisse corps et âme ? Ici, ce n'est pas un cloaque à venin. C'est un petit coin de perversion, jouir y est bon ! Ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre. L'instant d'amour, c'est la cerise sur le gâteau, et notre gâteau à nous, il a une odeur de conte de fées. Remercions Dieu de nous être croisés, prions-le de donner cette même chance à nos semblables ici présents. Une queue qui se vide, c'est un don vers l'autre, même dans l'anonymat et la pénombre. Regarde au fond de tous ces yeux. Chaque regard a sa singularité, son histoire. Ces hommes jouissent pour recevoir et ils donnent, inconsciemment, à l'autre, aux autres, une goutte de vie et de

reconnaissance de leurs existences, de leurs droits à être libres de leurs envies les plus secrètes. Peu oseront, ils ressortiront lourds de frustrations, certains, honteux de leurs péchés. Quelle tristesse !

Les frôlements se contrôlent, cessent de s'affoler. Les lèvres effleurent une épaule, une jambe, un doigt, un œil, un cul, plus aucune précipitation, il faut se mettre au rythme des marées : oublie, regarde, écoute et jouis !

– Chut ! Noël ! Chut ! Attends les grandes marées. Deux fois l'an !

Demain, Verghet émergera hors le flot ! Il sera toujours temps de parler d'amour !

– Le rocher sera bientôt englouti par les eaux, alors et alors seulement, je pénétrerai ton ventre, mais loin d'ici, à Desselles, Pas-de-Calais. Pose un baiser sur mon cul, mais que rien n'y plonge avant que tu m'aies dit et donné la preuve de ton amour, dûmes-nous attendre, mille flux et reflux.

La cabine éclate sous les vents du nord. Les hommes sont seuls. Ils ne se touchent plus, allongés sur les dunes, ils écrivent un conte érotique pour poussins de basse-cour. Et les heures passent. La fermeture de l'établissement est annoncée. Ils ne se sont pas aimés. Ils ont fait un pacte, reste à le respecter, reste à s'explorer. Rendez-vous demain, chez Jules. Rendez-vous demain chez Noël. Ensemble, ils choisiront la dune la mieux exposée au rayon du soleil, celle que le vent épargne de sa fraîcheur. Chacun promet d'apporter un présent.

À Desselles, chez Lui (Voir *Points cardinaux*), les dunes sont hautes et meurent en pentes douces sur des centaines de mètres. Le sable reste chaud et fin. Jules

est maître de la météo et du temps. Il fera sec, les vents seront vifs, les rayons brûleront les corps, l'astre respectera une pause, le temps que les deux hommes l'en prieront. Noël nu s'allonge, face à la mer, à mi-distance entre le sommet et les vagues. Un paquet à la main, il guette. Sa peau est pâle, ses muscles, détendus, sa chevelure rousse danse sud, sud-est. Elle valse sur ses épaules osseuses. Sa silhouette est un trait blanc à peine lisible dans les grains de sable. Sa queue, humide, s'étale sur son ventre. Les sautes d'humeur de la brise la heurtent, l'excitent. Noël a envie de Jules et l'attente est lourde. Il bande, flatte sa bite et en boit la liqueur transparente.

Jules apparaît, sourit et offre son présent, sans un mot.

Le papier est délicatement déplié. Les doigts fins de Noël effleurent la couverture de l'ouvrage. Cette peau de nacre sur le livre est déjà le plus doux des présents. Jules saisit la paume, y pose un baiser. Il laisse ses lèvres mourir le long du cou et lit.

– Rilke, *Lettre à un jeune poète*.

– Qui est-ce ?

Jules sourit, sans triomphalisme, juste amusé et attendri.

– C'est un écrivain allemand. Un jeune homme l'interpelle pour lui demander des conseils. Sa réponse est la suivante :

Ne fais que ce que tu ne peux pas ne pas faire.

Et moi, aujourd'hui, je ne peux pas ne pas être auprès de toi.

Je ne peux pas ne pas t'aimer.

Je ne peux pas ne pas être ton amant.

Je ne peux pas ne pas me perdre dans ton ventre.

Je ne peux pas ne pas boire ton sperme.

Je ne peux pas ne pas me désaltérer de ton vin.

Tu verras, c'est une lecture somptueuse.

– Jules, je suis séropositif. Et, le plus grave, je ne lis jamais.

– Je t'apprendrai à aimer les mots, à les apprivoiser. Ils te deviendront une nécessité vitale. Nous irons à ton rythme. Nous les explorerons ensemble. J'en ferai le dessin, tu le reproduiras.

– Mais je sais à peine lire, je suis nul, tu comprends, nul. Et je suis malade, je ne l'avais jamais dit, à personne. J'ai refile le virus à des centaines de mecs, je suis une brute, un assassin, je suis nul.

– Tais-toi, tu n'es pas nul, tu es celui que j'ai choisi, je ne peux pas ne pas t'aimer. Et toi, ton cadeau ?

– Une boîte de préservatifs, c'est con, je le sais.

– Arrête, c'est pas con, merci, mon amour. Il était temps que j'en parle, à la presque vingtième page de mes exclamations.

Préservatifs, utilise des préservatifs, ami lecteur, par pitié, c'est le seul message de ce livre, utilise des préservatifs.

– Merci, Noël, rien ne peut plus fort me dire ton amour. Merci, mon cœur. Regarde, le soleil s'est immobilisé, il est jaloux de ta beauté, il a trouvé son rival, je t'aime. Je t'aime.

– Toi ! Tu m'aimes ! Et le virus ?

– Aussi, je saurai t'aimer, je saurai aimer ce virus et il partagera notre vie, je le respecterai, il nous respectera.

– Répète tes jolis dictons de merde ou je pars.

– Je peux ne pas boire ton sperme. Je peux ne pas me désaltérer de ta pisse. Je peux t'aimer malgré ce virus. Je peux en faire un ami. Condom sera un complice, je me délecterai de ta queue, je me préserverai. Nous partagerons les mots, pas le poison. T'inquiète mon amour, je t'aime.

Pas de miracle, nous sommes en période de grandes marées. La mer est étale : c'est l'heure où elle s'octroie un temps de répit. À peine 5 mètres de plage et l'inclinaison de la dune s'amorce jusqu'à créer une colline d'environ 15 mètres de haut, beaucoup plus loin. Noël et Jules, nus, allongés sur le dos se tiennent la main. Noël chantonne au rythme du souffle marin : *Lettre à un jeune poète, Lettre à un jeune poète, Lettre à un jeune poète...* Les mouettes sont éclatées de rire.

– La prochaine fois, ce sera qui ? Dis-moi mon amour, qui ?

– Devine : *Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande que d'oser, de ce cœur, vous faire l'offrande.* Alors ?

– Hum... Je ne sais pas...

– Molière, Jean-Baptiste Poquelin : *Le Tartuffe*.

– Je le connais, il aime Admire, il veut se débarrasser du mari, Orgon, un homme méchant, alors, il le jette hors de la maison. Il épouse Admire et Orgon est puni par le Prince. C'est ça ?

– Pas tout à fait, tes souvenirs sont un peu vagues. Nous les époussèterons ensemble. C'est bien que tu connaisses Molière.

– J'ai vu un livre rigolo à la devanture d'une librairie, d'Olivier Hémon. Je serais heureux de le lire : *Point Barre* !

– Ok ! Ce n'est pas du Balzac, un peu café du commerce ! Et puis le titre est *Points cardinaux*. Nous nous y réjouissons ensemble. Nous y pleurerons ensemble. J'aurais pu t'y rencontrer.

Tu apprendras la rondeur joyeuse du O, la rectitude sévère du I, l'irrévérence du Q, la détermination du J, l'inconséquence du W, l'impertinence du W accolé au C, la passion du A, la boulimie du M, l'exotisme du Y, les chagrins du P, la musicalité du U et son espoir de rencontrer un T.

Chaque lettre, consonne ou voyelle, véhicule une émotion, un désir, un frère, une sœur, un ou plusieurs complices.

– C'est quoi la différence entre la voyelle et la consonne ?

– La consonne affirme, détermine mon amour pour toi, la voyelle, lui donne une musique plus intime. Si je te dis, je t'aime, où sont voyelles et consonnes ?

– J, T, M. sont les consonnes. E, A, I, E sont les voyelles.

– Bravo, tu sais lire. Marier les lettres crée un mot. Leur nombre est infini. Chaque mot te permet de ressentir une émotion, de l'affiner par un jeu de phrases qui, comme les battements du cœur, rythment ta pensée au plus près du message qu'elle véhicule. Et ainsi, tu apprendras, non pas à lire, mais à ressentir ta lecture. En quelque sorte, tu ressens. En voilà un joli mot, tout neuf : Ressenlire. Tu ne le trouveras dans aucun dictionnaire. Tu peux le conjuguer : je ressens, nous avons ressenlu, nous ressenlisons, vous ressenliriez et ainsi, indéfiniment.

– Jules, amour, j'ai froid, allonge-toi sur moi. Je veux te ressenlire.